

jouissances des sens s'en vont en poussière, qu'il n'y a d'éternel que la vie de l'âme — la vie laborieusement employée au perfectionnement de soi-même et des autres, à l'assimilation du beau humain au beau divin ». La vie de l'âme par le culte du beau, ce fut bien là, en effet, l'objet vers lequel Napoléon Bourassa tendit toujours comme homme, comme croyant et comme artiste. Ses oeuvres diverses l'établissent nettement.

On sait qu'il était de famille distinguée. L'un de ses frères, François, fut de longues années député de Saint-Jean à Québec. Un autre, l'abbé Augustin-Médard, fut longtemps missionnaire, puis curé à Montebello pendant trente ans. Lui-même, M. Napoléon, avait épousé, en 1857, Azélie Papineau, fille de l'homme d'Etat bien connu, Louis-Joseph Papineau. Plusieurs enfants naquirent de ce mariage, entre autres feu l'abbé Gustave Bourassa et M. Henri Bourassa, directeur du *Devoir*, qu'on n'a pas besoin de présenter, ni l'un ni l'autre, aux lecteurs de la *Revue*.

En février dernier, une circonstance heureuse permettait au signataire de ce trop modeste hommage de pénétrer dans le vieil atelier de l'artiste presque nonagénaire, rue Sainte-Julie, à Montréal. Lui-même n'y venait plus sans doute. Mais quelques-unes de ses oeuvres étaient là : une *Apothéose de Christophe Colomb* (non terminée), grisaille de grande allure qui ferait bien dans l'un de nos édifices publics ; une *Méditation*, belle tête qui ornerait le cabinet d'étude d'un penseur, une *Peinture mystique*, une *Mort de saint Joseph*... Nous ne sommes qu'un profane dans le domaine de l'art ; mais il nous semble que ces jolies choses honorent notre pays et qu'on ne le sait pas assez. Peut-être la mort de l'auteur, qui eut toujours horreur du bruit et de la réclame, va-t-elle donner occasion au public de connaître mieux cette partie de son oeuvre. Que ce soit pour la louer ou la critiquer, peu importe, on devrait en parler davantage. Ce pionnier de l'art a sûrement